

Une saison de coton

Trois familles de métayers

James Agee (photographies de Walker Evans)

2014
Paris
Christian Bourgeois Éditeur
187 pages

par Lorraine Guénéé, doctorante en sociologie à l'École des hautes études en sciences sociales.

Récit du quotidien de travailleurs blancs du coton en Alabama, aux États-Unis, à la fin des années 1930, *Une saison de coton* fait la chronique des ressources et des pans d'activité de trois familles, et deux d'entre elles servent à marquer le contraste vis-à-vis de celle décrite plus en détail. L'association des mots de James Agee et des photographies de son ami et co-enquêteur Walker Evans renforce la capacité du récit à faire ressentir ce qu'est, à corps et à cœur, cette vie de labeur agricole. Du goût de l'eau que l'on boit jusqu'à l'odeur de la maison où l'on vit, les sens sont convoqués pour dire l'expérience ordinaire. Le parti pris de l'auteur d'aller jusqu'à interpréter ce que certains regards peuvent signifier l'éloigne *a priori* des contraintes d'objectivité que se donnent certains ethnographes. Toutefois, ce style intimiste et percutant contribue grandement à rendre le texte très poignant.

Cela aurait dû être un long article journalistique. Selon les précisions de la préface, l'enquête répond en effet à une commande du magazine *Fortune* en 1936. Le récit, non publié dans le magazine sans que l'on sache précisément pourquoi, est redécouvert lors du catalogue posthume des œuvres de James Agee en 2003. Cette manière de proposer un journalisme de compte rendu d'enquête fournit cependant le matériau de *Louons maintenant les grands hommes*, célèbre récit des implications de la pauvreté rurale que J. Agee publie de son vivant à partir de cette immersion dans la vie des métayers.

Commençant par décrire le contrat qui lie les familles aux propriétaires terriens

pour lesquels elles travaillent en tant que métayers, J. Agee précise que les premières procurent leur labeur, les seconds « *le site de production, le matériel et l'argent* ». C'est en quelque sorte un système de servage qui fournit l'énergie nécessaire à l'émergence de l'agriculture intensive. Ainsi, à chaque fin de récolte, les contrats stipulent (déjà) de se départir d'un tiers ou de la moitié de ses semences. Lorsque seule la comptabilité du propriétaire prévaut, tenir le compte de ce que l'on gagne et de ce que l'on doit en tant que métayer n'est d'aucun secours. On dépend, par ailleurs, des aléas du commerce, et il arrive par exemple, qu'un métayer gagne davantage l'année où il détruit une partie de sa production et où il touche une subvention de l'État pour le respect de quotas de régulation. Mais les métayers ont beau avoir les mains liées de multiples façons, ils n'en ont pas moins à faire nombre d'arbitrages sur la manière de gagner leur vie. Les familles vivent ainsi à crédit, mais à des degrés variables selon les avances demandées et les échéances de remboursement. Elles peuvent estimer qu'il vaut mieux rester dans un lieu qui n'offre pas de perspectives, ayant le sentiment qu'elles ne sauraient vivre là où personne ne les connaît, ou parce qu'elles ont déjà essayé d'exercer un autre métier qui permettait de gagner plus d'argent mais qui générait une vie plus chère. Du reste, gagner moins d'argent et être moins contrôlé dans son travail est parfois préféré, et le libre-arbitre est d'autant plus gage de motivation que les travaux manuels sont nombreux et éreintants. Récolter le coton déchiquette

le corps, et la famille entière, enfants compris, est transformée en force collective dans l'entreprise de ramassage. Une fois la production chargée, James Agee entraîne le lecteur en ville avec les balles de coton à égrener, et rend alors compte de ce que les familles peuvent y faire pour agrémenter leur vie outre le « *piteux loisir du chômage* » en temps de dormance du coton.

Prenant leur organisation économique au sérieux, le journaliste se livre à une enquête auprès des familles dont la minutie donne du crédit à l'argument selon lequel il faut compter avec les gens pour mieux saisir leur vie et la pauvreté dont elle est empreinte, argument qui peut être tenu comme une ligne directrice de certains courants de la sociologie économique contemporaine. Procédant par chapitres d'inventaire (l'abri, la nourriture, les vêtements, le travail, la saison de la cueillette, l'éducation, les loisirs, la santé), il donne le ton de leurs existences – des phases de travail le dos courbé à la mort chaussures au pied. C'est sur l'inventivité de cette technique que nous voulons nous concentrer dans ce compte rendu.

L'inventaire est d'abord un moyen de comprendre l'usage des choses, en s'efforçant de n'en oublier aucune. L'objet indique ce qui a de l'importance. Son (mauvais) état peut pointer les différences d'évaluation entre l'essentiel et le superflu, parfois là où l'on ne l'attend pas : ainsi, avoir un réveil-matin n'implique pas qu'il soit réglé ; c'est l'heure du soleil qui gouverne. Faire l'examen de ce qui est au foyer, c'est également chercher à savoir comment tel objet y est arrivé. Par

exemple, une photographie du président de la République offerte par un démarcheur est conservée sans même que son propriétaire ne connaisse précisément le nom de l'homme éminent représenté.

Sur le podium des objets essentiels, il y a la machine à coudre, et le lecteur pourrait être surpris de la quantité de vêtements possédés par les familles compte tenu de leur misère. En fait, la quantité dans ce domaine est plutôt signe de dénuement : conservant les vêtements *ad vitam aeternam*, les moins bien lotis sont ceux qui en ont davantage. L'auteur esquisse là l'idée d'un mimétisme de classe – on porte sa plus belle robe comme si on l'avait volée –, mais cela ne suffit pas à rendre compte du poids social des vêtements. Les décrire par leur usage, c'est dire comment les accommodages et rapiécages font de la tenue de travail des gens une seconde peau, souligner qu'il y a des tenues que l'on conçoit de porter pour sortir, et d'autres non. J. Agee se positionne par rapport à une polémique d'époque : à ceux qui adopteraient un point de vue hygiéniste sur une affaire comme le non-port des chaussures par les enfants, il convient de rappeler que ces foyers à faibles revenus n'ont pas les moyens de s'en procurer, et qu'il faudrait en acheter non pas une mais plusieurs paires à mesure que les pieds des enfants grandissent. Soulignant que l'absence de chaussures « passe inaperçue » pour les familles, qui n'en porteraient pas même si elles en avaient l'été, J. Agee n'en rend pas moins compte des complications pour la santé et la scolarité des enfants qu'elle entraîne. L'hiver, des enfants renoncent à se rendre à l'école faute d'avoir autre chose que d'inconfortables toiles de jute pour parcourir les kilomètres jusqu'au point de ramassage du bus. Mais les métayers

ne thématisent pas cette absence de souliers comme un problème. Certains peuvent plutôt trouver superflu d'acheter du tissu alors qu'ils disposent de sacs de farine et d'engrais. Toutes les familles pourraient, par ailleurs, concevoir elles-mêmes leurs chapeaux en cosse de maïs, mais cela situe définitivement quelqu'un tout en bas de l'échelle sociale. Ainsi, conscience de classe, rapport à l'hygiène, conception de l'utile et de l'agréable se combinent-ils en faisant des vêtements un thème d'inventaire.

Par rubrique, avec l'évocation des productions et des consommations familiales, le lecteur comprend comment les métayers naviguent entre des choses qu'ils peuvent maîtriser et d'autres pas. Incontrôlable par la gouvernance de la météo, la nature est également source de dons dont la saisonnalité s'impose : l'été ils ont trop à faire avec le coton pour se libérer du temps et ramasser les fruits rouges. En revanche, il y a des choses à prévoir sans arrêt et sur lesquelles lésiner coûte jusqu'à une pénurie alimentaire, comme estimer que les caoutchoucs de l'année précédente suffiront pour fermer les pots de conserve, économiser un demi-dollar... et les produits s'avariant. Certains négligent carrément de faire des conserves et subissent des périodes de carence quand il n'y a plus guère de produits frais au jardin. Le fait de considérer plusieurs familles met à jour par contraste des écarts de fortune et de prévoyance. Ainsi, la vie d'un métayer est bien « *une galerie de miroirs de menus choix entre deux maux* ».

L'inventaire est également un outil de rigueur pour documenter le poids des habitudes. Par l'énumération des aliments consommés, combinée à la description des repas avant un travail de titan, on comprend qu'il faut une nour-

riture qui « *tienne au corps* ». Au temps des bilans d'enquête sur l'alimentation, on saisit mieux ce qui compose l'évaluation des métayers observés : ils « aiment » cette nourriture quand bien même ils deviennent malportants et que leurs dents brunissent en raison de la forte consommation de maïs. J. Agee prend d'abord le parti de décrire leur menu ordinaire, considérant ce qu'ils mangent un des meilleurs jours. En effet, les familles pâissent de ce qu'elles consomment, bien qu'elles aient de quoi manger. Ensuite seulement, l'auteur évoque le rationnement saisonnier ou les conséquences de la non-diversité alimentaire. S'il y a aliénation, quoi de plus sensible que de rendre finement compte de ce à quoi les familles ont accès et comment cela devient le routinier de leur vie ordinaire ?

La force du compte rendu de l'immersion de J. Agee dans ces familles est de savoir écrire la violence du quotidien sans être dans une recherche de description du pire. Le journaliste explique d'emblée que des problématiques raciales et des rapports de propriété autrement ignobles peuvent composer la vie de métayers dont la misère est plus prononcée que celle des trois familles étudiées. Ici, la violence apparaît « *dans ce goutte-à-goutte régulier de détails quotidiens qui oblitère les vies mêmes de ceux qui sont relativement "bien" traités* ». Fabriquer des inventaires de vie répond en profondeur et simplement à la question : « comment vivent des métayers ? ». J. Agee tente ainsi de faire le bilan de ce qui est possible pour ces travailleurs du coton et de ce à quoi ils tiennent. Dès lors, sa démarche permet de retracer les paysages de possibilités des gens dans leur environnement contraint.